

William.V.Amaral

Christmas

Le maître de la Lumière



William.V.Amaral

CHRISTMAS

Le maître de la Lumière

© William.V. Amaral, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6143-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“Plus claire la lumière, plus sombre l’obscurité... Il est impossible d’apprécier correctement la lumière sans connaître les ténèbres.”

Jean-Paul Sartre

Chapitre 1

Perdus

Une brume épaisse avait tout avalé. Le ciel. L'océan. L'horizon. Effacés comme une esquisse qu'on eût gommée. Au milieu de ce néant blanc et silencieux, le navire progressait avec prudence. En caressant la surface de l'eau, sa coque ne semblait produire aucun son.

Sur le pont, un homme marchait d'un pas lent le long du bastingage. Sa main gauche reposait sur la poignée du sabre attaché à sa ceinture, l'autre tenait une étrange pipe façonnée en écume de mer dont il venait d'aspirer plusieurs bouffées. Son tuyau était si long qu'elle descendait jusqu'à son abdomen se terminant par trois têtes d'où émanait une drôle de fumée vert d'eau.

Nul doute que ce fut le plus grand homme à bord tant par son vécu et sa bravoure que par sa taille, son tricorne et ses bottes à talons ajoutant à son imposante silhouette. Le temps et les batailles avaient marqué son visage, ses cheveux et sa longue barbe tressée aux extrémités commençaient à grisonner par endroits. Il était vêtu d'une veste en cuir ornée de nombreuses dorures laissant deviner qu'il était le maître à bord, le capitaine Aarlon Wilneph.

L'Étoile filante était un superbe navire à trois mâts. Il avait la réputation d'être l'un des bâtiments les plus rapides, mais aussi l'un des plus valeureux, du monde connu. Les jours de beau temps ses voiles en toile d'or gonflées par le vent brillaient comme le soleil à son zénith, le rendant visible à des kilomètres. Mais en ces lieux, ni vent ni lumière. Les voiles étaient affalées, la coque, qui d'ordinaire était rouge vif, paraissait plus terne et la figure de proue, arborant la forme d'une grosse étoile en or, renvoyait l'éclat d'un vieux métal sans valeur.

Le capitaine avait l'habitude des petites promenades sur le pont principal. Cela lui permettait certes de réfléchir, mais également de contrôler l'état et la propreté du navire. Il jeta un regard par-dessus bord et observa avec une certaine anxiété le bateau progresser dans les ténèbres blanches. En levant la tête, il constata qu'il n'arrivait même pas à apercevoir la vigie qui se trouvait en haut du grand mât et qu'il distinguait à peine les silhouettes des gabiers travaillant sur les vergues.

Sur son chemin, il croisa quelques matelots qui astiquaient le sol, lesquels le saluèrent respectueusement. Il hocha la tête en retour et, tout en continuant d'avancer, constata la fatigue et l'inquiétude qui se lisaient sur les visages de ses hommes.

Arrivé devant la porte de sa cabine située sous le gaillard arrière, il glissa sa main gauche dans la poche de sa veste. Il en sortit une grosse clé argentée au panneton cruciforme qu'il inséra dans la serrure ; bien après avoir soigneusement éteint sa pipe il ouvrit enfin la porte et entra.

La pièce était spacieuse et meublée de qualité, nappée des lueurs provenant de plusieurs chandeliers et par les grandes fenêtres du mur du fond. Le capitaine s'empressa d'ailleurs de tirer les rideaux car il ne supportait plus d'avoir ce décor vierge sous les yeux. Il passa ensuite à côté de la grande table au centre de la pièce sur laquelle étaient disposés une carte du monde ainsi que plusieurs instruments de navigation maritime. Ceux-ci paraissaient d'ailleurs étranges : les aiguilles des compas pivotaient à toute vitesse autour de leurs axes.

Wilneph arriva alors à son bureau, s'assit sur sa chaise et souffla fortement comme pour décompresser. Après quoi il prit dans le tiroir de droite un vieux cahier qu'il ouvrit à la première page blanche. Il trempa ensuite la pointe d'une grande plume dans un encrier et posa ses premiers mots sur le papier :

Journal de bord, 3^e mois de l'an 789 du calendrier ulryen,

Voilà maintenant plus d'une semaine que nous avons fui notre terre, laissant derrière nous les corps sans vie de nos frères dans une cité en flammes. L'attaque que nous subîmes fut aussi violente que soudaine et malgré la vaillance de nos soldats notre armée fut terrassée en seulement quelques heures. J'entends encore le son déchirant de la cloche du capitole qui couvrait à peine les cris des femmes et des enfants horrifiés par tant de violence. De toute ma vie, je n'avais jamais vu pareil massacre.

Néanmoins, avant que la cité ne soit complètement tombée sous le joug de nos assaillants, deux de nos navires réussirent à prendre

le large. Le premier était sous le commandement du capitaine Frode, il transportait les membres de la famille royale ainsi qu'une quarantaine de rescapés et partit vers l'ouest. Le deuxième, que je dirige, partit vers le nord. À bord il n'y a ni hôte de marque ni richesses mais il ne fait aucun doute que nous transportons ce pour quoi on nous attaqua.

Plusieurs navires ennemis se lancèrent à notre poursuite et nous traquèrent sans répit sur plusieurs lieux. Après cinq jours nous atteignîmes les abords des mers du Nord, là où un immense brouillard s'est mystérieusement emparé des eaux depuis deux siècles. Tout bon marin sait qu'il faut se tenir à distance de cette région car de ceux qui ont osé s'aventurer dans cette purée de pois aucun n'est jamais revenu. C'est la raison pour laquelle cette partie du globe fut effacée de toutes les cartes maritimes et que les frontières du monde connu furent redessinées.

Malheureusement, nos poursuivants étaient toujours à nos trousses et mon équipage fatiguait de cette course effrénée. Il fallait donc prendre une décision : se faire pulvériser ou tenter notre chance dans le brouillard. À ce moment-là, pour la première fois de ma carrière, je ne sus quoi faire. Me voyant perdu dans les limbes de mes pensées, notre Grand Mage qui avait embarqué avec nous posa sa main sur mon épaule. Surpris, je le regardai dans les yeux. D'abord il garda le silence, puis il se mit à sourire : « Cap sur le brouillard, capitaine ! » m'annonça-t-il d'un ton étonnamment serein. Bien que dubitatif, je m'exécutai sur-le-champ et donnai l'ordre à mes hommes de nous enfoncer dans l'inconnu.

À l'heure actuelle, nous ne sommes plus suivis. Cela n'a rien d'étonnant car il est véritablement impossible de s'orienter en ces lieux. Le ciel et le reste du paysage sont masqués par un vaste voile blanc, d'ailleurs je ne sais même pas si j'écris ces mots de jour ou de nuit. Ici, même l'œil absolu du dieu Odin serait obsolète. Les instruments de navigation sont hors d'usage et ma montre, à l'image du temps, s'est arrêtée. Ainsi l'équipage et moi-même sommes hantés par la peur de rester prisonniers de cet enfer jusqu'à ce que le navire percute un bloc de glace ou que nous soyons en manque de vivres et d'eau.

Le Grand Mage s'est enfermé dans ses quartiers et n'a plus donné signe de vie depuis. Rongé par la curiosité, et je l'avoue par une certaine angoisse, je me suis rendu à sa porte. À l'instant où j'allais frapper, j'entendis un son étrange émanant de la pièce. Je me suis alors mis à genoux et ai discrètement regardé par le trou de la serrure. Je le vis assis par terre au centre de la pièce. Il psalmodiait en boucle des mots incompréhensibles tout en tenant dans ses mains l'objet tant convoité par nos oppresseurs.

Depuis cet instant, je suis songeur et ne cesse de me poser une question : serait-il possible que la cause de tous nos malheurs puisse, contre toute attente, être à l'origine de notre salut ?

Aarlon Wilneph, capitaine de l'Étoile filante

Chapitre 2

Lumière

— REVIENS ICI TOUT DE SUITE, SALE GAMIN !

Le maître coq Bonrepas était dans une colère noire : un jeune mousse s'était introduit dans les cuisines et avait dérobé une pièce de viande qu'il venait de préparer.

— VOLEUR ! RENDS-MOI ÇA ! cria-t-il au charardeur.

— Enfin Maître, cette viande était destinée à être mangée de toute façon. Que cela se fasse maintenant ou plus tard, quelle importance ?

Le jeune garçon était rapide, il slalomait avec une habileté déconcertante entre tables et tonneaux et traversait très vite les différentes pièces qui constituaient la cale du navire. Le cuistot quant à lui avait plus de difficultés à mouvoir son énorme bedaine ; il haletait et ses fortes inspirations faisaient penser aux cris d'un morse. Plusieurs membres de l'équipage témoins de la scène riaient aux éclats.

Bonrepas arriva à l'entrée du dortoir, il s'appuya contre le montant de la porte afin de reprendre son souffle et balaya la pièce du regard à la recherche du garnement.